

# l'objet du mois # 35

## Singes musiciens de la manufacture de Meissen

### Deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle



Manufacture de Meissen et Johann-Joachim Kaendler, Orchestre des singes en habits de cour, photo © akg images

Ces deux statuettes en porcelaine polychrome de la manufacture de Meissen, en Allemagne (Saxe), font partie d'une série de vingt-et-un singes musiciens appelée « l'Orchestre des singes en habit de cour ». L'interprétation de cet ensemble, créé par le sculpteur Johann-Joachim Kaendler (1706-1775) excite toujours la réflexion des historiens de l'art et des musicologues. Tantôt interprétées comme caricaturales, exotiques, comiques ou tout simplement décoratives, ces « singeries » ne laissent jamais indifférent celui qui les contemple. Sont présentées ici deux de ces pièces : une joueuse de vielle et un joueur de tambour. Elles sont les témoins de la période d'or (blanc) de la manufacture de Meissen et du talent de Kaendler, qui a révolutionné l'art des figurines en porcelaine.

#### La grande aventure de la manufacture de Meissen

Dès leur apparition en Europe, les porcelaines chinoise et japonaise suscitent un très grand intérêt par leur aspect, leur décor étrange et leur brillant. Mais le matériau lui-même éveille aussi la curiosité. C'est pourquoi, depuis le 16<sup>e</sup> siècle, les tentatives de percer le secret de la porcelaine d'Extrême-Orient ne manquent pas. C'est dans ce contexte que s'ouvre en 1710 l'histoire de Meissen, grâce à la découverte par le chimiste Johann Friedrich Böttger (1682-1719) du secret de fabrication de la porcelaine, un rêve entretenu de longue date par son souverain Auguste le Fort (1694-1733).

Chaque figurine en porcelaine relève d'un processus précis de fabrication qui demande la maîtrise de plusieurs spécialités. Quand un chef des modèles a créé une statuette ou un groupe, il dépose la pièce à l'atelier de sculpture où elle est moulée. Chaque statue est composée de plusieurs pièces moulées séparément car une forme compliquée ne peut être retirée du moule en creux. Les pièces façonnées séparément sont assemblées par le repareur puis déposées au séchage. Après séchage, la statuette passe aux mains de l'enfourneur qui la cuit une première fois à 900 °C. La pièce commence alors à cuire, mais le processus de fusion du kaolin et du feldspath de la masse ne se produit pas encore. Le préposé au four donne ensuite la pièce à l'émailleur, qui, lorsque l'émail est sec, la retourne à l'enfourneur pour que la pièce

soit complètement cuite. Après cette deuxième cuisson, au grand feu, la pièce passe au peintre ou au décorateur. Les statuettes sont alors décorées. Puis la pièce est rendue à l'enfourneur une troisième et dernière fois. Au cours de cette cuisson, les couleurs sont fixées par fusion sur la porcelaine.

La manufacture de Meissen attire très vite l'attention des grandes cours d'Europe, convoitant les figurines raffinées et les services aux décors éblouissants qui sortent de ses fours. Parvenue à un sommet d'excellence, Meissen subit dès les années 1740 la concurrence de nouvelles venues comme Vincennes, qui met un terme à sa suprématie. C'est désormais sous le signe de la rivalité que se poursuit son histoire et, qu'à la fin du siècle, la fantaisie du rococo s'efface devant la rigueur néoclassique.

#### La révolution artistique de Kaendler

Fils d'un pasteur saxon, Kaendler entre comme apprenti dans l'atelier du sculpteur Johann Benjamin Thomae (1682-1751) où il fait sans attendre preuve d'une grande habileté, à tel point que son maître lui confie l'exécution de commandes importantes. Vite persuadé des capacités du jeune artiste, Auguste le Fort l'affecte à la manufacture en 1731 où il restera pendant quarante-quatre ans. Il obtient le titre de commissaire en 1749 pour superviser la production. Son imagination intarissable lui permet de développer un gigantesque répertoire de figurines qui supplantent rapidement les traditionnelles statuettes de bronze et d'ivoire et sont destinées à agrémenter la table pendant les soupers princiers. Non seulement il utilise et fait varier l'iconographie classique des personnages de la mythologie, les allégories des saisons, des sens ou des quatre parties du monde, mais il s'inspire aussi largement des gravures illustrant la littérature contemporaine pour créer un monde nouveau. Ainsi, à côté des amours et des héros antiques apparaissent des scènes galantes et de genre présentant des courtisans en habits rococo, des représentants de divers peuples dans leur costume folklorique et surtout les personnages-acteurs de la commedia dell'arte comme Arlequin et Colombine.

Kaendler sait à la perfection donner à ses créations naturel et vivacité, saisir le mouvement et laisser transparaître une touche subtile de réalisme psychologique. Il parvient de la sorte à exécuter d'excellents portraits miniatures de personnalités importantes. Les figurines de Meissen doivent aussi leur charme à une polychromie raffinée proposant une saisissante variation d'étoffes aux couleurs et aux motifs sans cesse renouvelés. Le charme de ces couleurs, qui se fait éclatant parfois, et le talent d'observateur mêlé à la fantaisie du sculpteur trouvent dans le bestiaire un terrain d'expression privilégié où se croisent d'exotiques dromadaires, des singes s'esclaffant et autres cacatoès au plumage et à l'œil vifs.

#### « L'Orchestre des singes en habit de cour » et la mode des singeries au 18<sup>e</sup> siècle

L'un des ensembles les plus amusants et les plus originaux de Meissen signés par Kaendler compose un orchestre de vingt-et-un singes vêtus de superbes costumes rococo, chantant ou jouant chacun d'un instrument différent. L'un des singes musiciens présentés ici joue de la vielle à roue. Généralement considérée comme un instrument populaire, la vielle à roue devient cependant à la mode, jouée par les femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie, particulièrement en France au milieu du 18<sup>e</sup> siècle.

Cet « orchestre » obtient vite une célébrité européenne, comme le prouve l'acquisition, en 1753, de dix-neuf de ces figurines chez le marchand parisien Duvaux par Madame de Pompadour (réunies aujourd'hui au Gardiner Museum de Toronto). Le succès pousse Kaendler à rééditer la série en 1765, en la retravaillant avec l'aide du modelleur Peter Reinicke (1711-1768). L'inspiration de cet orchestre provient sans doute des gravures exécutées d'après les singeries peintes par Christophe Huet (1700-1759) dans la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Les thèmes des singeries et de la musique avaient déjà été associés dans les arts décoratifs, comme le montre le clavecin réalisé par François-Etienne Blanchet (1695-1761) et peint par Huet, aujourd'hui conservé au Château de Thoiry.



François-Etienne Blanchet et Christophe Huet, Clavecin, 1733, photo © Château de Thoiry

L'origine des « singeries » remonte à l'importation des animaux orientaux en France au 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. Les singes sont alors recherchés par les aristocrates, qui les habillent et leur font faire des « singeries », c'est-à-dire des petites facéties lors de réunions mondaines. Les artistes de l'époque portent aussi un intérêt accru pour cet animal. Ils produisent de plus en plus de tableaux, illustrations, tapisseries, ornements de meubles et de bâtiments le représentant. Le mot « singerie » acquiert alors un sens double : à part la plaisanterie, il renvoie dès lors à la représentation des singes dans les arts figuratifs. La question que se posent aujourd'hui les historiens de l'art et sur laquelle leurs avis divergent est l'existence ou non d'un rapport, du point de vue artistique, entre ces deux acceptations : les représentations de singes sont-elles aussi des moqueries, à l'image du *Singe peintre* (vers 1739-1740) de Jean-Siméon Chardin (1699-1779) conservé au musée du Louvre et souvent interprété

comme une dénonciation de l'Académisme ? Cette question conduit à celles de l'illusion et de l'ironie en peinture. Dans le cas qui nous occupe, une autre source déterminante est la publication en 1745, par le poète satirique saxon Gottlieb Wilhelm Rabener (1714-1771), d'une fable sur la raison où un homme apprend à des primates à se comporter comme des humains. Toutefois, dès lors que ceux-ci ne sont plus contraints, poursuit l'auteur, ils retrouvent très vite leurs instincts naturels. Ainsi certains voient-ils dans « l'orchestre des singes » de Kaendler une critique plus profonde sur la vie de la cour à son époque. La sagesse, loin d'être réservée à l'homme riche, s'en éloigne au contraire si celui-ci se complait dans l'oisiveté et le luxe.



Jean-Siméon Chardin, *Le Singe peintre*, vers 1739-1740, photo © Musée du Louvre

- 1 Sur l'histoire de la porcelaine européenne, voir l'ouvrage de P. W. Meister et H. Reber, *La porcelaine européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1980.
- 2 Pour redécouvrir la fabuleuse histoire de la manufacture de Meissen, voir l'ouvrage romancé de J. Gleeson, *L'alchimiste de Meissen*, 2001.
- 3 Le Dossier de l'art n° 174 « Meissen ou l'invention de la porcelaine » revient sur la manufacture de Meissen et le talent de Kaendler.
- 4 M.-A. Parker, « Que signifie un singe jouant de la vielle à roue ? », Colloque international *Le singe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Figure de l'art, personnage littéraire et curiosité scientifique*, Bordeaux, mai 2015.
- 5 M. Cassidy-Geiger, « Meissen et la France avant et après la guerre de Sept Ans : artistes, espionnage et commerce » in : *Art français et art allemand au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Rencontres de l'Ecole du Louvre, 2007.
- 6 N. Garnier-Pelle, A. Forray-Carliet et M.-Chr. Anselm, *Singeries et exotisme chez Christophe Huet*, 2010.
- 7 L. Molnar, « Singeries, ironies et illusion : les arabesques de Jean-Antoine Watteau », Colloque international *Le singe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Figure de l'art, personnage littéraire et curiosité scientifique*, Bordeaux, mai 2015.
- 8 « Meissen ou l'invention de la porcelaine », *Dossier de l'art*, n°174, 2010.